

Thomas Lilti, réalisateur d'*Hippocrate*

Michel Coulombe

Volume 33, numéro 1, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2015). Thomas Lilti, réalisateur d'*Hippocrate*. *Ciné-Bulles*, 33(1), 24-28.



Photo: Éric Perron

Entretien Thomas Lilti, réalisateur d'**Hippocrate**

« Mes collègues à l'hôpital ne savaient pas que je faisais des films et les gens de cinéma ignoraient que j'étais médecin. »

MICHEL COULOMBE

En novembre dernier, Thomas Lilti était de passage à Montréal afin de présenter son deuxième long métrage, **Hippocrate**, dans le cadre de Cinemania. De sa voix flûtée, soutenu par une bonne dose de café, le cinéaste-médecin parle de son film avec la confiance de quelqu'un qui a été bien accueilli à la Semaine de la critique, qui a remporté le Valois d'or au festival d'Angoulême et qui a connu l'un des beaux succès de la rentrée, en France, tant auprès des spectateurs que de la critique. Dans **Hippocrate**, Thomas Lilti aborde le monde médical du point de vue de deux internes, un jeune homme confronté à ses propres limites, Benjamin (Vincent Lacoste), et un médecin algérien qui doit refaire ses classes en France, Abdel (Reda Kateb). Les sujets évoqués sont sérieux. Ils trouvent leur écho au Québec, où le système de santé fait l'objet de constantes critiques. Le cinéaste, visiblement soucieux de ne pas effrayer le public, se garde bien de mettre de l'avant les aspects les plus graves de son film. Aussi définit-il **Hippocrate** comme une « comédie dramatique et légère ».

Ciné-Bulles: Le sujet d'Hippocrate paraît si près de vous, comme d'ailleurs le personnage de Benjamin, futur médecin et fils de médecin, que l'on peut se demander pourquoi ce ne fut pas l'inspiration de votre premier film. Une question de légitimité?

Thomas Lilti: Probablement. Je crois que je refusais l'idée que le cinéma, c'est parler de soi. C'est en étant scénariste avec des gens qui avaient moins de pudeur que moi que je me suis dit que je pouvais faire comme eux.

Qu'avez-vous scénarisé?

Les films **Télé Gaucho** de Michel Leclerc et **Mariage à Mendoza** de Édouard Deluc, et des épisodes de la série *Cœur océan*. On est à l'abri quand on est scénariste.

Hippocrate paraît très éloigné de l'univers de votre premier film, Les Yeux bandés, dans lequel un homme est accusé du viol et du meurtre de plusieurs femmes.

Mon premier film était noir, loin de ma vie. J'ai eu envie de me rapprocher de thématiques personnelles en me disant que ça pouvait intéresser les gens. **Les Yeux bandés** est passé plutôt inaperçu. Quand on fait un premier long métrage qui ne marche pas, il faut refaire ses preuves. J'ai pris mon mal en patience. Il s'est écoulé sept ans entre les deux.

Dans quelle mesure Hippocrate est-il autobiographique?

Il est inspiré de mon parcours de médecin. Comme Benjamin, je me suis lié d'amitié avec un interne étranger, en fait deux. Le rapport à l'erreur médicale vient aussi d'une expérience personnelle, quoique différente, comme l'accompagnement des malades en fin de vie. Je tenais à ce que le film soit extrêmement réaliste, que ceux qui travaillent dans les hôpitaux, les médecins, les infirmiers, le personnel administratif, se reconnaissent. Le spectateur doit se dire: c'est comme ça à l'hôpital. Il fallait pour ça que tout soit juste. Ça s'incarne dans des détails comme les « tâches propres » sur les blouses des médecins, la façon de manier les instruments, le fait de tourner dans deux hôpitaux ou la problématique des médecins étrangers qui me tient à cœur. Je voulais aussi qu'il y ait du romanesque pour que ça concerne tout le monde et

aussi ce ton de comédie, un peu de décalage. La comédie apporte de l'humanité aux personnages. Il en faut quand on situe le récit d'un film à l'hôpital. L'endroit peut faire peur.

Vous êtes médecin-cinéaste. Ce double statut correspond-il toujours à la réalité? Pratiquez-vous encore la médecine?

J'ai toujours mené les deux de front. J'ai commencé mes premiers remplacements en médecine généraliste au moment où je terminais l'écriture des **Yeux bandés**. J'ai pris congé pour faire **Hippocrate**, mais je m'y remets au retour de Montréal.

Dans votre film, Abdel dit: « C'est pas un métier, c'est une espèce de malédiction. »

J'y reviendrai toujours.

Vous pouvez arrêter et reprendre votre pratique à volonté? Il n'y a pas de mise à niveau?

Il n'y en a pas dans le système français. Et comme il y a une pénurie de médecins, il est facile de retourner au travail.

Avez-vous fait des études en cinéma?

Je suis autodidacte. Mes films en super 8 ont été repérés dans des festivals étudiants. Ils m'ont permis de faire mon premier court métrage de manière plus officielle. Longtemps, j'ai mené des vies cloisonnées. Mes collègues à l'hôpital ne savaient pas que je faisais des films et les gens de cinéma ignoraient que j'étais médecin. D'ailleurs, le monde médical n'était pas le sujet de mes films. J'étais médecin la semaine et la fin de semaine je participais à des festivals de courts métrages.

Pourquoi vous a-t-il fallu vous entourer de trois coscénaristes pour écrire le scénario d'Hippocrate?

Je n'ai pas travaillé avec ces trois personnes à la fois, mais une à une, à commencer par mon frère Julien, à chacune des étapes de ce qui a été un long travail d'écriture. J'ai hésité entre faire de Benjamin



Vincent Lacoste (Benjamin) et Reda Kateb (Abdel) dans **Hippocrate**

ou d'Abdel le personnage principal du film. Je suis passé de l'un à l'autre, puis j'ai choisi de garder les deux, ce qui n'est pas habituel. Le film raconte l'histoire de Benjamin. Après la rencontre avec Abdel, ce dernier prend de la place dans sa vie et dans le film. Leurs histoires s'entremêlent. L'histoire de Benjamin est un récit initiatique.

*Comme François Bégodeau avec **Entre les murs** ou Olivier Marchal avec **36 Quai des Orfèvres**, vous avez raconté une histoire qui témoigne de l'exercice de votre métier. Vous attendiez-vous à ce que cela suscite tant d'intérêt en France?*

Comme ces sujets me sont familiers, au départ je croyais que c'était le cas pour tout le monde. Au fur et à mesure de la fabrication du film, sans chercher à faire un film coup de poing, j'ai pris conscience que ces thématiques étaient méconnues du grand public. Pourtant, tout le monde connaît l'hôpital. Peu à peu, en construisant le film, je me suis rendu compte que je prenais parti.

Vous laissez entrevoir du racisme à l'égard d'Abdel, mais surtout de la discrimination. Qu'en est-il de la situation de ces internes venus de l'étranger?

Des voix de l'extrême droite ont dit du film qu'il était antiblanc! Dans les services d'urgence des hôpitaux universitaires, la moitié des médecins viennent de l'étranger. Ils ont un statut de FFI au sein de l'hôpital, c'est-à-dire médecin « faisant fonction d'interne ». L'hôpital public fonctionne grâce aux médecins étrangers qui sont formés en France. Ils y restent, car on a besoin d'eux, mais ils sont moins bien payés que les Français et leur ascension dans la hiérarchie hospitalière est bloquée. Un plafond de verre les empêche de monter les échelons hiérarchiques.

*Vous avez dit à plus d'une occasion qu'**Hippocrate** n'est pas un film tribune. N'empêche, il y est question du manque de ressources des hôpitaux et de ses conséquences, des soins de fin de vie, du traitement injuste des médecins étrangers. On y voit des infirmiers en grève et l'on assiste à un affrontement avec la direction du service.*

Dans cette scène, chacun fait valoir ses récriminations. Avant que le film ne sorte en France, je n'ai pas voulu apeurer les spectateurs en décrivant **Hippocrate** comme un film tribune. Certains sont effrayés dès qu'il est question de l'hôpital, qui

leur paraît anxiogène. À l'hôpital, on se retrouve, dans la même journée, face à des sujets éthiques, moraux: la mort, la maladie, l'acharnement thérapeutique, l'erreur médicale... C'est le quotidien des médecins, des infirmiers, des aides soignants. Il aurait été impossible de faire un film sur l'hôpital, la difficulté du métier, sans évoquer tous ces sujets.

Quelles ont été les réactions du milieu hospitalier?

Elles ont été très favorables. Médecins et infirmières ont reconnu le monde dans lequel ils travaillent. Le Président de la République et le ministre de la Santé ont même souhaité voir le film. Les seules réactions négatives sont venues de quelques réanimateurs.

Le film ne leur donne pas le beau rôle face à une femme en fin de vie, M^{me} Richard, alors qu'on se demande s'il faut la maintenir vivante à tout prix.

M^{me} Richard a 92 ans. Chacun a son idée quant à ce qu'il faut faire. On ne sait pas où mettre ces patients, alors on les garde à l'hôpital, ce qui pose des tas de problèmes administratifs. Benjamin, qui est de garde, ne sait pas comment gérer ce cas. La vision d'Abdel est très humaniste, mais simpliste. Si l'on ne peut pas guérir une patiente qui souffre, le seul objectif, c'est de la soulager. Le D^r De Normandie a une vision plus globale: garder cette personne plusieurs semaines à l'hôpital coûte très cher. Chacun a ses raisons, y compris l'équipe de réanimation. Réanimer la patiente, abrégé sa souffrance, s'en remettre au comité de l'hôpital. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse.

Dans la face à face final, les esprits s'échauffent. Y a-t-il une part d'improvisation?

Lors de cette séquence, le collectif prend le dessus. Tout a été répété, puis placé avec les acteurs qui, bien sûr, c'est dans leur nature, veulent dire quelque chose, être à l'écran. J'ai gardé les meilleures répliques et je les ai distribuées aux acteurs.

Des acteurs professionnels donnent la réplique à des infirmières. Pourquoi ce choix?

Cela ajoute au réalisme du film. Deux amies infirmières m'ont aidé à coacher les acteurs principaux, Reda Kateb et Vincent Lacoste. Elles étaient parfaites comme actrices.



La dame qui joue M^{me} Richard est-elle comédienne?

Jeanne Cellard est comédienne. Vu son âge avancé, l'effet miroir était inévitable. Il était impossible pour elle, sur ce lit d'hôpital, de ne pas avoir en tête sa propre situation. L'équipe l'a traitée avec grand respect.

Avez-vous écrit le scénario en pensant à vos deux interprètes principaux?

En cours d'écriture, j'ai pensé à Reda Kateb et à Vincent Lacoste. Ils n'ont pas passé d'audition. Pour Vincent Lacoste, qu'on avait vu jusque-là dans des comédies, c'était une évidence. Il est drôle sans chercher à faire rire. Face à lui, Reda Kateb amène quelque chose de rassurant.

*Le budget d'**Hippocrate** est de près de quatre millions d'euros. Vous a-t-on demandé d'y associer tel ou tel acteur capable d'attirer un large public?*

Je n'ai pas subi ce genre de pression. De toute façon, aujourd'hui, il n'y a plus d'acteurs qui garantissent un succès en salle. Mon film a fait deux fois plus d'entrées que celui d'Anne Fontaine, **Gemma Boveri**, qui compte pourtant sur Fabrice Luchini, un acteur associé à de nombreux succès.

*N'abusez-vous pas un peu de la blouse blanche dans **Hippocrate**? Vos internes semblent la porter partout et en tout temps. Même dans la rue.*

Les internes passent leurs journées à l'hôpital et ils sont de garde la nuit. Ils portent toujours la blouse blanche. Je ne l'ai pas dit en France, mais il m'est arrivé, quand j'étais interne, pour pouvoir quitter

l'hôpital en douce, de sortir en blouse blanche. De cette façon, personne ne me posait de question, on pouvait croire que j'étais toujours en service.

Vous ne présentez pas la vie sentimentale des internes, mais on découvre leurs exutoires. Le gage que l'on demande à un nouveau venu qui ignore les règles, les murs couverts de graffitis, la fête costumée.

Quand on est médecin, on passe de moments superficiels à des moments douloureux. On côtoie la mort, la maladie, la douleur, puis on fait la fête ou l'on blague. Les graffitis laissent voir un monde très masculin. Il l'est moins qu'auparavant, mais tout de même.

Lorsqu'on vous parle de votre film, il est forcément question de médecine plus que de cinéma. Ça vous va?

Le film provoque cela, c'est normal. Je m'y attendais.

*Les références aux hôpitaux viennent des séries télévisées, notamment Urgences et D^r House, que l'on regarde d'ailleurs dans **Hippocrate**. Y a-t-il des clichés de ces séries que vous étiez décidé à éviter?*

Oui, les codes de la série hospitalière. Les histoires d'amour et les enquêtes policières. Je tenais à rester dans la réalité et à éviter les phrases comme : « On le perd! » Je n'ai jamais entendu un médecin dire : « On le perd! »

*Dans **Hippocrate**, comme dans tant de films français, vous utilisez des chansons en anglais. On entend Fortunate Son de Creedence Clearwater Revival, Tell Me Something I Don't Know d'Herman*



Düne et The Story of the Impossible de Peter Von Poehl. Pourquoi?

Au Québec, vous comprenez l'anglais, alors vous vous arrêtez à ce que disent ces chansons. Ce n'est pas notre cas. On se laisse porter par la musique.

Vous voulez vous éloigner des séries hospitalières américaines. Or, ce choix vous rapproche de Grey's Anatomy.

En effet. Je n'y avais pas pensé. Les perspectives ne sont pas les mêmes en France et au Québec. À ce sujet, j'ai la chance d'avoir un titre que vous avez gardé en québécois. Quand Anne Fontaine a fait **Perfect Mothers**, vous l'avez traduit par je ne sais plus quoi, un titre invraisemblable...

On a gardé le titre original, Adore, qui a été remplacé en France par Perfect Mothers. Allez savoir pourquoi, vous aimez vous moquer des titres que l'on donne ici aux films anglo-saxons.

En France, quand on veut se moquer des titres que vous donnez à certains films, on pense spontanément à **Dirty Dancing**. Comment l'avez-vous appelé déjà?

Danse lascive.

Danse lascive! En français, le mot «lascif» a une connotation érotico-ringarde.

Ce qui correspond exactement à Dirty Dancing! Mais revenons à Hippocrate. Vous avez tourné ce film caméra à l'épaule.

Presque entièrement. Je voulais accompagner Benjamin, marcher avec lui, surtout dans la première moitié du film. Il est en salle de garde, le téléphone sonne, il doit aller à l'autre bout du bâtiment. Les trajets permettent un temps de réflexion.

Quand vous filmez Benjamin en train de se parler devant son miroir, on pense immédiatement à Robert de Niro dans Taxi Driver. C'était aussi votre cas?

Benjamin essaie de se convaincre qu'il est médecin, qu'il est à la hauteur. Vincent Lacoste a improvisé face au miroir à partir de cette idée. On pense bien sûr à **Taxi Driver**. J'ai demandé au décorateur de placer dans le décor des objets qui puissent enrichir les scènes. C'est le cas de ce miroir. Il a aussi mis des jumelles près d'une fenêtre. Elles sont là, on peut supposer que les internes s'en servent parfois. J'aime bien ces possibilités sur un plateau.

Au vu de l'accueil qu'on a fait au film, allez-vous continuer de fouiller le monde médical? N'est-ce pas maintenant votre terrain?

On m'a suggéré de faire une série hospitalière à partir d'**Hippocrate** de façon à approfondir chacun des sujets qui y sont à peine effleurés. Je prépare plutôt un prochain film, **Irremplaçable**, l'histoire d'un médecin de campagne dans un désert médical. Il est question de transmission, mais ce médecin ne veut pas partir... Le ton sera entre le drame et la comédie, dans la continuité d'**Hippocrate**. 📺